

Cafés Géographiques de Lyon

Philippe Pelletier, Yann Calbérac

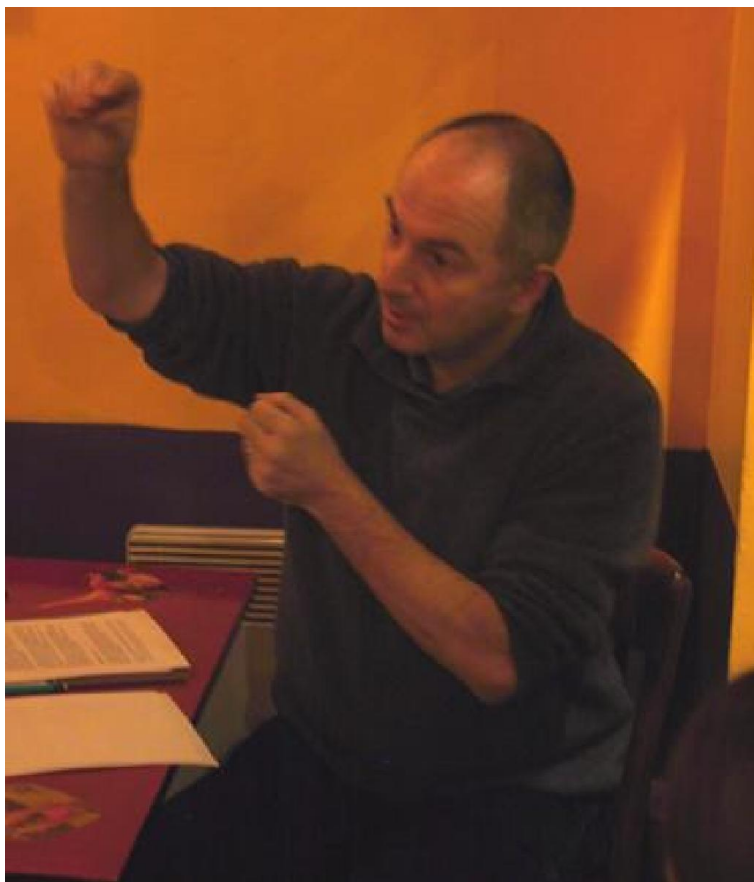
14 janvier 2004

Le Tango de la rue, 14 janvier 2004

Iles interdites et montagnes profondes : de l'espace sacré au Japon

Le Japon est à l'honneur en ce mois de janvier 2004 : après la sortie de *Lost in Translation*, le deuxième film de Sofia Coppola, Philippe Pelletier, spécialiste du pays, anime un café géo lyonnais sur les espaces sacrés. Et le rapprochement entre ces deux événements n'est pas anodin...

Dans son introduction, Emmanuelle Delahaye, présente le parcours de **Philippe Pelletier**, professeur à l'Université Lyon II. Ses travaux portent sur le Japon, l'insularité et l'étude spatialisée des rapports homme/nature. Participant assidu des cafés géo, il en a déjà animé un sur la [Mer d'Orient](#), ainsi qu'un [repas japonais](#).



Philippe Pelletier au Tango de la rue

Photo : Emmanuelle Delahaye

En prenant la parole, Philippe Pelletier s'étonne de la question qui lui a été posée : pourquoi lui demander de parler du sacré alors qu'il se considère comme un mécréant pas du tout spécialiste des religions ? Son approche du sacré repose donc sur ses expériences vécues lors de ses longs séjours dans le pays du soleil levant.

L'espace sacré est en quelque sorte l'espace des divinités, l'espace des « formes invisiblement visibles » selon la formule d'Abraham Moles. On peut aborder la religion au Japon selon plusieurs approches. Conceptuelle (l'étude des croyances, les dogmes), sociologique (les comportements induits par les pratiques religieuses), politique ou géopolitique (comme le rejet du christianisme au XVI^e siècle). Le bouddhisme est-il une religion ou une philosophie ? Il se mélange souvent avec le taoïsme avec un substrat shinto et chamaniste. Le confucianisme est une religion bien singulière : elle rejette toute transcendance, son organisation n'est pas hiérarchisée en une quelconque église. Elle croit en un polythéisme diffus. Son dogme est bien mince, et les textes sacrés sont tardifs et peu nombreux. La religion pratiquée au Japon est donc syncrétique. En fonction des événements, on se tourne vers telle ou telle autre religion. Quand il s'agit d'affronter la mort, on se tourne vers le bouddhisme : quand on se marie, c'est vers le shintoïsme. Mais là encore, des mélanges surviennent : le culte des ancêtres, fondamental dans la civilisation japonaise, le refus de la transcendance et de la souillure sont communs dans les deux religions.

Pour nous parler de la religion, Philippe Pelletier choisit plutôt de partir de son expérience de terrain. A Kyoto dans le temple Ryoanji se trouve un jardin de graviers avec quinze rochers qui symbolisent les îles. Au cours d'une de ses visites, il trouve des touristes américains recueillis, entourés de collégiens japonais chahutant. C'est l'effet *Lost in translation* (le rapprochement n'est pas fortuit et Philippe Pelletier nous recommande vivement d'aller voir le film), c'est-à-dire un décalage culturel profond : contrairement à nos églises occidentales, le temple n'est pas porteur de sacré en dehors des cérémonies. Il en va de même pour les sanctuaires shinto, qui sont des lieux de jeu, de rendez-vous, voire de drague ! Ils jouent un peu le rôle de nos places publiques, peu nombreuses dans l'urbanisme traditionnel japonais.

A la fin des années 1970, Philippe Pelletier est reçu par un universitaire à qui il fait part de sa volonté de faire une randonnée en montagne. L'universitaire exprime quelques réticences : les femmes n'y sont pas admises car cette montagne est sacrée. Et, pour impressionner, il précise que les populations locales sauront faire respecter cet interdit ! Dans la même perspective, dans la plaine de Nara se trouve aussi une montagne sacrée, interdite aux hommes et aux femmes. Deux symboles du culte archétypal des montagnes : la montagne est en elle-même une divinité, et non par les sanctuaires qu'elle abrite. Cela conditionne une géographie du sacré. Les divinités du sommet descendent dans les plaines rizicoles au gré des saisons agraires, puis suivent le cycle de l'eau et de la récolte.

Ce culte des montagnes sacrées est à rapprocher de celui des îles. Certaines îles sont interdites d'accès, comme Okinoshima, aux confins du Japon, dans le détroit de Corée : les femmes n'ont pas le droit de s'y rendre afin de ne pas rendre jalouse la divinité.

Le religieux relève donc de la profondeur, de l'inaccessible, du caché, comme le révèle les termes de « oki », la haute mer, et « oku », la montagne. Ceci a des conséquences sur l'urbanisme japonais, ce labyrinthe urbain où le sacré est caché. Une base militaire américaine devait être construite sur une petite île au sud de Tokyo. Les populations locales refusent (et la base n'a finalement pas été construite) au motif qu'y résident des dieux.

Philippe Pelletier conclut son exposé en posant une question à l'assistance : qu'y a-t-il au centre du Japon ? Le lac Biwa, au centre duquel se trouve une île-montagne, qui n'est ni sacrée, ni habitée, mais sur laquelle se trouve à la fois un temple bouddhiste et un sanctuaire shinto. La synthèse est faite !

Débat

Marie-Christine Doceul s'interroge sur le caractère sacré du Fuji Yama : en quoi est-il sacré ? Le Fujisan (le vénérable Fuji) n'est pas sacré en soi, mais par les cultes rendus sur ses pentes qui permettent, en s'élevant et en s'isolant, d'atteindre le sacré. Sans parler de sacré, la forme même du Mont Fuji est porteuse d'émotion pour les Japonais. La profondeur a un statut sacré, mais le sacré réside aussi dans la proximité, comme le culte des ancêtres : à leur manière, les ancêtres deviennent des divinités. Dans les maisons, on voue un culte aux ancêtres dans un coin. En ville d'ailleurs, les temples ne sont jamais au centre, et les sanctuaires sont toujours décalés. Le sacré est toujours loin.

Christian Montès revient sur les espaces sacrés intra urbains comme les cimetières, les parcs denses : les Japonais ont-ils la volonté de reproduire la forêt ancienne et sacrée dans laquelle on ne pénètre pas ? C'est évident, et le parc Meiji construit à Tokyo en 1968 pour célébrer le centenaire de la vague de modernisation du pays. Ce parc vise justement à mêler la tradition et la modernité.

Christian Montès revient sur le fait que l'espace n'est pas ritualisé. C'est bel et bien le rite qui fait le sacré. Le lieu n'est porteur en soi d'aucune charge sacrée. Philippe Pelletier revient sur la religion japonaise qui ne reconnaît ni la notion de péché (deuxième effet *Lost in Translation*) ni la transcendance. La société japonaise est donc profondément laïque (ce qui fait sa modernité), même si elle est fortement ritualisée.

Marie-Christine Doceul s'interroge sur l'existence des mouvements écologiques japonais : appuient-ils leurs discours sur les dimensions sacrées de la nature ? Il n'y a pas de mouvement écologique fort au Japon, pays des paradoxes : certains éléments naturels sont sacrés ce qui n'empêche pas les dégradations environnementales. Cette juxtaposition n'est pourtant pas vécue comme incohérence : ce chaos n'est pas ressenti comme chaotique. Cela pose la question de la nature pour les Japonais. Augustin Berque définit la nature comme ce qui est naturel, c'est-à-dire ce qui évolue de lui-même. Le développement, responsable des dégradations environnementales est donc naturel. Philippe Pelletier envisage le problème différemment : il souligne la juxtaposition d'éléments qui relèvent soit de la modernité, soit de la tradition (c'est le troisième effet *Lost in Translation*) : cela donne des images que l'on a tous en tête, comme le Shinkansen, le train rapide japonais, au pied du Mont Fuji.

Emmanuelle Delahaye s'interroge sur le rapport entre la divinité et les projets d'aménagement (comme dans l'exemple de l'édification d'une base militaire). Qui l'emporte, le sacré ou l'aménagement ? Il faut élargir la question en introduisant le problème des racines qu'il faut préserver et dont le sacré n'est qu'un élément.

Qu'en est-il de la reconstruction des sanctuaires s'ils sont détruits ? Du fait de l'absence de transcendance et de l'impermanence du sacré, celui-ci n'est pas attaché à un lieu. « La vie est comme un fleuve, elle coule ». On sait que tout va disparaître : l'attachement aux objets et aux lieux n'est pas la même. Les problèmes sont liés aux ancêtres : déplacer les tombes, un cimetière est impossible, au nom du culte des ancêtres.

Quels liens peut-on faire avec les risques naturels : comme la nature est liée au sacré, peut-on assimiler l'aléa à un châtement divin ? Dans les croyances, la catastrophe naturelle est liée à un dysfonctionnement du politique et à une rupture entre hommes et dieux et des intercesseurs (comme les prêtres ou l'empereur). Quelques jours après la mort de Mao, un séisme s'est produit en Chine ! Pendant longtemps, on croyait que l'archipel japonais était posé sur un poisson-chat dont les mouvements occasionnaient des séismes. Cette croyance a été réactivée par un sanctuaire qui voulait attirer vers lui davantage de pèlerins.

Romain Garcier aborde la question de l'utopie qui, dans la littérature, prend souvent la forme d'une île. Existence-ils des utopies au Japon ? Il n'y a rien eu de tel au Japon : l'utopie suppose une pure sortie de terre, proche du dogme. Or au Japon, il ne peut pas y avoir d'utopie, à cause de la permanence : le neuf est fait à partir de l'ancien. On recherche des îles pour rendre un culte, pas pour formuler un projet politique. De même, il n'y a pas eu d'utopie urbanistique.

Christian Montès revient sur la littérature : existent-ils des grands récits sacrés qui mettent en scène des espaces sacrés ? La littérature sacrée est très diffuse ; en revanche, la littérature aborde ces thèmes.

Romain Garcier se demande si le sacré est résiduel : la religion japonaise s'intéresse-t-elle à l'envers du décor, aux villes souterraines ? Il n'y a pas de tradition des tréfonds, des caves au Japon. Après la guerre on a percé des souterrains comme à Osaka pour gagner de la place : cela aboutit à des dédales de couloirs sous les gares...

C'est sur ces mots que s'achève cette rencontre : nous retiendrons l'idée qu'il ne faut pas regarder le Japon avec nos yeux d'occidentaux, et qu'il ne faut pas opposer trop systématiquement la modernité et la tradition. Et bien sûr, nous irons tous voir *Lost in Translation* !

Indications bibliographiques :

- Pelletier, Philippe, *La Japonésie : géopolitique et géographie historique de la surinsularité au Japon*, Paris, CNRS éditions, 1997.
- Gentelle, Pierre & Pelletier, Philippe, *Chine, Japon, Corée*, Géographie universelle, Paris, Belin, 1994

Compte-rendu : Yann Calbérac

Photo : Emmanuelle Delahaye